position. Les luttes ténébreuses de la chouannerie servent de point de départ à l'action et donnent à l'esprit catholique et monarchique de l'écrivain une excellente occasion de se faire jour dans les paroles et les actes de l'abbé de La Croix-Jugan, prêtre et soldat. Une deuxième série de l'*Ensorcelée* est venue ensuite sous le titre du *Chevalier Destouches* (1864, in-12). En 1861, M. Barbey d'Aurevilly publia les *Œuvres et les hommes*. On devine que dans ce livre les libres penseurs sont traités à coups de cravache, comme Murat traitait les Cosaques; mais ce qui étonne, c'est que l'auteur, fatigué de frapper sur l'ennemi, finit par tomber sur ses amis; MM. Veuillot et Nettement ne sont guère mieux traités que MM. Renan et Littré. Nous n'avons plus à signaler, parmi les dernières productions de M. Barbey d'Aurevilly, qu'une étude sur les *Misérables* de Victor Hugo (1862, in-12); les *Quarante médaillons de l'Académie française* (1863, in-12), où sont loin d'être ménagés des noms dignes de l'estime et de la sympathie de tous; *Un prêtre marié* (1865, 2 vol. in-12), roman étrange et sombre, qui n'a point eu le succès que le titre promettait et au sujet duquel M. Paul de Saint-Victor a dit : « L'esprit se révolte contre une telle morale; cela est surhumain et inhumain à la fois. L'intelligence proteste, mais l'imagination est fanatisée. » Citons enfin les *Diaboliques* (1874, in-8°), ouvrage qui a été saisi chez l'éditeur Dentu. M. Barbey d'Aurevilly a collaboré en outre à divers journaux, notamment au *Nain jaune*.

Terminons cette biographie par une appréciation qu'on ne pourra pas accuser d'hostilité, puisqu'elle est empruntée à M. Paul de Saint-Victor : « L'Eglise militante, dit-il, n'a pas de champion plus fougueux que ce templier de la plume, dont la critique guerroyante est une croisade perpétuelle. Mais le polémiste intraitable est en même temps un écrivain de l'originalité la plus fière... On peut séparer en lui l'artiste du croisé, l'homme d'invention et de style de l'homme de lutte et de paradoxes... Il y a un roman anglais, intitulé *A outrance;* ce pourrait être la devise du talent de M. d'Aurevilly. Jamais peut-être la langue n'a été poussée à un plus fier paroxysme. C'est quelque chose de brutal et d'exquis, de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. Cela ressemble à ces breuvages de la sorcellerie, où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel. »

* **BARBEZIEUX**, ville de France (Charente), ch.-l. d'arrond., à 43 kilom. d'Angoulême par le chemin de fer, à 34 kilom. par la route, en amphithéâtre sur un monticule qui domine le Trèfle et Condéon; pop. aggl., 2,871 hab. — pop. tot., 3,910 hab. L'arrond. comprend 6 cantons, 80 communes, 50,834 hab. Cette ville, appelée autrefois *Barbezile*, fut, dès le XIe siècle, le siége d'un des grands fiefs de l'Angoumois.

BARBIANI (André), peintre espagnol du XVIIIe siècle, né à Ravenne. Il a peint un grand nombre de tableaux de sainteté et des fresques. On cite surtout, dans ce dernier genre, les quatre évangélistes dont il a orné les pendentifs de la coupole de la cathédrale.

BARBIÉ DU BOCAGE (Louis-Victor-Amédée), écrivain, né à Paris en 1832. Comme son père Jean-Denis, il s'est adonné particulièrement à l'étude de l'histoire et de la géographie. Membre de la commission centrale de la Société de géographie de Paris, il a pris part, comme secrétaire, depuis 1860, à la rédaction du *Bulletin* de cette Société et fait de nombreux rapports lus dans les séances publiques. Outre des articles publiés dans la *Revue maritime et coloniale*, on lui doit : *De l'introduction des Arméniens catholiques en Algérie* (1855, in-8°); *Suez et Périm* (1858, in-8°); *Madagascar, possession française depuis* 1642, avec une grande carte (1859, in-8°); le *Maroc* (1861, in-8°); *Revue géographique des années* 1861 *à* 1864, in-8°); *Essai sur l'histoire du commerce des Indes orientales* (1864, in-8°); *Bibliographie annamite. Livres, recueils périodiques* (1867, in-8°), etc.

Barbier de Pézénas (LE), comédie en un acte, de MM. Em. Blémont et Valade (théâtre de l'Odéon, 15 janvier 1877). Cette petite pièce, un simple à-propos très-réussi, a pour base une anecdote racontée dans les biographies de Molière. Molière vient souvent chez le barbier de Pézénas, dont la boutique est le rendez-vous de tous les originaux de la ville. Comme il est jeune, il aime à se divertir. Un jour, la servante du barbier reçoit une lettre de son amoureux, soldat du roi à l'armée de la guerre. Elle prie son ami Molière de la lui lire. La lettre est tout à fait insignifiante; Molière en improvise une autre qui fait passer la pauvre fille par toutes sortes de transes : il y a eu bataille, le soldat s'est battu bravement et couvert de gloire; il a eu un bras cassé, on l'a remis et il est meilleur qu'auparavant; une grande dame est tombée amoureuse de lui, elle lui a offert sa fortune et sa main; il a tout refusé, il aime mieux Toinette, il veut revenir au pays pour l'épouser. Dans la pièce, cette scène est composée avec beaucoup d'art. Pour la dramatiser, les auteurs ont donné comme témoin de la lecture un bravache, qui a peur de Molière et que le comédien, en lui tendant la lettre, prie de certifier son contenu. Le bravache, qui ne sait pas lire, mais ne veut pas l'avouer, parcourt le document d'un air entendu et confirme tout ce qu'a dit Molière. La servante, le comédien parti, montre la lettre à d'autres qui n'y voient rien de tout cela; mais elle sait bien ce qu'elle sait et elle leur déclare que le monsieur de tout à l'heure lisait bien mieux qu'eux. Le dénoûment de cette petite aventure est ingénieusement trouvé : le soldat, dans sa lettre véritable, regrettait de n'avoir pas deux cents francs pour se racheter et venir épouser Toinette; Molière les obtient du prince de Conti et les envoie au pauvre diable, qui accourt bien vite. Cette petite pièce est gaie et spirituelle.

Barbier de Trouville (LE), opérette en un acte, paroles de M. Henri, musique de M. Ch. Lecocq; représentée au théâtre des Bouffes-Parisiens en novembre 1871. Henri est le pseudonyme de M. Jaime. Il s'agit dans cette farce d'une demoiselle Caroline, qui a la passion du théâtre et se prépare à débuter dans le *Barbier de Trouville*, d'un amant jaloux, d'un bourgeois nommé Potard, à la recherche d'une cuisinière qui sache préparer un lapin aux confitures. La musique que nos artistes se donnent la peine d'écrire pour ces scènes burlesques leur est bien supérieure et forme avec elles un contraste bien singulier. M. Lecocq a écrit pour cette opérette une jolie valse et un boléro assez agréable.

* **BARBIER** (Nicolas-Alexandre), peintre, né à Paris en 1789, mort à Sceaux en 1864. Il étudia la peinture avec Xavier Leprince, qui l'associa pendant quelque temps à ses travaux, et s'adonna particulièrement au paysage. Barbier devint professeur des princes d'Orléans. C'était un peintre de mérite et un esprit cultivé. Tout en peignant, il collabora à l'ancien *Journal de Paris*, au *Journal des Débats*, à l'*Ecole de dessin*, etc., et il écrivit quelques ouvrages. Cousin germain d'Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, il eut pour fils M. Jules Barbier, le fécond auteur dramatique. Nicolas-Alexandre Barbier exposa, de 1824 à 1861, un grand nombre de tableaux aux Salons de peinture et obtint une 3e médaille en 1839, une 2e en 1842 et la croix de la Légion d'honneur également en 1842. Nous citerons, parmi ces tableaux : l'*Ancien château de la Muette* (1824); l'*Eglise de Verneuil*, les *Environs de Meulan*, la *Sacristie de village* (1832); *Intérieur d'un réfectoire de couvent*, *Vue prise dans le Forez*, *Cour d'une maison de paysan* (1833); *Vue des environs de Melun*, *Vue prise des hauteurs de La Celle* (1835); *Ménage rustique dans un vieux monument du* XIe *siècle* (1839); *Cabaret à l'entrée d'un village*, *Vue prise sur le bord de la Seine*, *Vue prise en Bourbonnais* (1842); *Une sortie de bois* (1844); *Vue du château de Chantilly*, *Un canal en Flandre* (1845); le *Château de Chantilly* (1846); *Un* Te Deum *dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont en* 1721 (1848); *Vue prise en Normandie*, *Rue de Chartres*, *Vue d'un parc royal* (1849); *Vue entre Sceaux et Aulnay*, *Vue prise dans la vallée de Fontenay*, *Chaumières normandes*, *Vue prise à Bougival*, *Sortie du bois à Aulnay*, *Environs de Bagneux*, *Chemin de Châtenay* (1850); *Jubé de Saint-Etienne-du-Mont*, *Vue du hameau de Brézolles*, *Landes et bruyères* (1852); *Site des environs de Paris*, *Vue près d'Igny*, *Ancienne sablière* (1853); *Assemblée de moines dominicains*, *Landes et bruyères*, *Sous les saules*, *Cabaret sur le bord d'une route*, *Vue de Verrières*, *Vue de Fontenay-aux-Roses* (1857); *Vue du canal de Bourgogne*, *Environs de Sceaux*, *Maison de garde sur le chemin de Sceaux* (1859); *Vue de Bougival*, *Vue des environs de Meulan*, la *Voie des Sablons à Sceaux* (1861). Comme écrivain, on lui doit : *Résumé du manuel de morale pratique et religieuse* (1845, in-12), avec Chevet; le *Maître d'aquarelle, traité pratique de lavis et de peinture à l'aquarelle avec des fac-simile* (1861, in-8°), avec la collaboration de Mlle Victoire Barbier, sa fille; *Lettres familières sur la littérature* (1862, in-12).

* **BARBIER** (Paul-Jules), auteur dramatique, fils du précédent. M. Jules Barbier a été président de la Société des auteurs dramatiques. Cet écrivain, dont la fécondité semble inépuisable, a composé depuis 1865 les pièces suivantes : les *Dragées de Suzette*, opéra-comique en un acte, musique de Salomon (1866, in-12); le *Maître de la maison*, comédie (1866, in-12), avec Foussier; *Maxwell*, drame en cinq actes avec un prologue (1867, in-12); *Roméo et Juliette*, opéra en cinq actes, musique de Gounod (1867, in-12), avec Michel Carré; la *Loterie du Mariage*, comédie en deux actes et en vers (1868, in-12); *Mignon*, opéra-comique en trois actes, musique d'Ambroise Thomas (1867, in-12), avec Carré; *Hamlet*, opéra en cinq actes, musique d'Ambroise Thomas (1868, in-12), avec Carré; *Don Quichotte*, opéra-comique en trois actes, musique d'Ernest Boulanger (1869, in-12), avec Carré; le *Franc-tireur* (1875, in-12), chants de guerre; *Sous le même toit*, comédie en un acte (1872, in-12); la *Guzla de l'émir*, opéra-comique en trois actes, musique de Dubois (1873, in-12), avec Carré; *Jeanne Darc*, drame en cinq actes et en vers, avec chœurs, dont la musique est de Ch. Gounod (1873, in-12), pièce déjà publiée en 1869; *Dom Mucarade*, opéra-comique en un acte, musique d'Ernest Boulanger (1875, in-12), avec Carré; *Paul et Virginie*, opéra en trois actes, musique de V. Massé (1876, in-12), avec Carré; le *Timbre d'argent*, opéra fantastique en quatre actes (1877), avec Carré. M. Jules Barbier a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

* **BARBIER** (Henri-Auguste), poëte satirique. — Il a été élu en 1869 membre de l'Académie française à la place d'Empis. Les dernières œuvres de l'auteur des *Iambes* ont passé presque inaperçues. Ce sont les *Silves* (1864, in-12), recueil de poésies diverses; *Satires* (1865, in-12); *Trois passions* (1867, in-12), recueil de nouvelles; *Discours de réception de M. Barbier à l'Académie française, lu le* 17 *mai* 1870 (1870, in-8°); *Etudes dramatiques* (1874, in-12), contenant ses pièces intitulées : *Jules César* et *Benvenuto Cellini;* la *Chanson du vieux marin*, trad. de Coleridge, avec des illustrations de Gustave Doré (1876).

BARBIER (Emile-Julien-Nicolas), médecin français, né à Vesoul (Haute-Saône) en 1823. Il étudia la médecine à Paris, où il se fit recevoir docteur, fut nommé médecin du bureau de bienfaisance du VIIIe arrondissement de Paris, puis fut chargé d'une mission sanitaire en Orient et passa quelque temps en Egypte. Il est devenu, depuis lors, médecin aux eaux de Vichy. Le docteur Barbier est membre correspondant de l'institut égyptien. Indépendamment d'un grand nombre d'articles scientifiques publiés dans le *Courrier médical*, le *Monde thermal*, la *Revue illustrée des eaux minérales*, la *Revue d'hydrothérapie médicale*, le *Courrier de Lyon*, etc., on lui doit plusieurs ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Etablissements thermaux de France. Lettre critique sur Vichy* (Marseille, 1862, in-8°); l'*Orient au point de vue médical. Les maladies régnantes et les eaux minérales de Vichy appliquées au traitement qu'elles comportent* (1863, in-12); *Etablissements thermaux de France. Lettres médicales sur l'inspectorat près les eaux minérales* (1864, in-8°); *Nouvelle théorie du diabète envisagé au point de vue du vitalisme, et son traitement par les eaux de Vichy* (1865, in-12); les *Plages de la Provence au point de vue médical. Cannes et son climat* (1865, in-12); les *Plages des Alpes maritimes au point de vue médical. Nice, Monaco, Menton* (1865, in-12); les *Eaux minérales de Vichy opposées aux affections de la vieillesse* (1867, in-32); *Du bicarbonate de soude ou des sels de Vichy appliqués à l'hygiène et au traitement des maladies de l'estomac* (1867, in-18); le *Choléra épidémique et l'hydrologie médicale* (1868, in-12); la *Vie ecclésiastique et les maisons religieuses au point de vue des maladies qu'on y observe chez l'homme et chez la femme* (1869, in-12), etc.

BARBIER (Frédéric-Etienne), musicien français, né à Metz (Moselle) le 15 novembre 1829. Fils d'un officier supérieur du génie, il termina ses études au lycée de Bourges. Un organiste distingué d'une des églises de cette ville, Henri Darondeau, lui enseigna les premières notions de musique et d'harmonie. Il vint à Paris au commencement de la révolution de Février et suivit au Collége de France l'école dite d'administration, que venait de créer le gouvernement de 1848 et qui fut dissoute peu de temps après. Alors il se livra à son penchant irrésistible pour la musique. Il luttait péniblement quand il rencontra Adolphe Adam, qui, aimant en lui sa persévérance et son activité, le guida et fit recevoir au Théâtre-Lyrique, que dirigeait alors Edmond Séveste, son premier ouvrage, *Une nuit à Séville*, opéra-comique en un acte, qui, joué en 1855, eut le plus vif succès. Il donna ensuite au même théâtre *Rose et Narcisse*, opéra-comique en un acte, qui ne fut pas moins bien accueilli. Depuis, il a fait représenter aux Folies-Nouvelles, en 1858, le *Pacha*, un acte; *Francastor*, un acte; le *Page de Mme Malbrough*, un acte; en 1859, le *Docteur Tam-Tam*, un acte. Au théâtre Déjazet, en 1859, *M. Deschalumeaux*, deux actes; en 1862, le *Loup et l'Agneau*, un acte; *Simon Terre-Neuve*, un acte; en 1864, *Deux permissions de dix heures*, un acte. Aux Folies-Marigny, en 1862, *Versez, marquis*, un acte; la *Cigale et la Fourmi*, un acte; en 1863, les *Trois Normands*, un acte; la *Famine du village*, un acte; en 1864, *Achille chez Chiron*, un acte. Aux Bouffes-Parisiens, en 1863, *Mme Pygmalion*, un acte; en 1865, *Un Congrès de modistes*, un acte; en 1866, *Une femme qui a perdu sa clef*, un acte. Au théâtre Saint-Germain (aujourd'hui Cluny), en 1864, la *Bouquetière de Trianon*, un acte. Aux Fantaisies-Parisiennes (Théâtre-Lyrique) en 1866, les *Oreilles de Midas*, opéra-comique en un acte, de Nérée Desarbres et Nuitter (21 avril); en 1867, les *Légendes de Gavarni*, opéra-comique en trois actes, d'Hippolyte Lefebvre (29 janvier); en 1868, *Gervaise*, opéra-comique en un acte, d'Alexis Bouvier (3 octobre); le *Soldat malgré lui*, opéra-comique en deux actes, de Chivot et Duru (17 octobre). Aux Folies-Bergères, en 1869, *Mlle Pierrot*, un acte. Aux Variétés, en 1874, la *Musique de Mlle Rose*, un acte. Il a, en outre, composé pour l'Eldorado, l'Alcazar, Ba-ta-clan, les Folies-Belleville, les Bouffes-du-Nord, etc., un grand nombre d'opérettes, de saynètes, de pantomimes, de ballets, notamment : *Un procès en séparation; l'Acteur Omnibus*. M. Frédéric Barbier est aussi auteur de plusieurs morceaux d'orchestre très-estimés, de chœurs pour voix d'hommes, de galops, fantaisies, valses, mazurkas, polkas, etc. Il a été, pendant l'Exposition de 1867, chef d'orchestre au Théâtre-International, et il dirige au même titre depuis 1873 l'orchestre de l'Alcazar des Champs-Elysées.

BARBIER DE MEYNARD (Casimir-Adrien), orientaliste français, né à Marseille en 1827. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues orientales et fut attaché à la légation de France en Perse, où il fit une étude approfondie de l'idiome de ce pays. De retour en France, M. Barbier de Meynard se fit nommer professeur de turc à l'Ecole spéciale des langues orientalistes, où il fit un cours jusqu'en 1876. Le 9 mai de cette année, il a été appelé à occuper la chaire de persan au Collége de France. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Description historique de la ville de Kazvên, extraite du* Tarikhé-Guzideh *de Hamd-Allah-Mustofi Kazvini* (1861, in-8°); *Extraits de la Chronique persane d'Hérat*, traduits et annotés (1861, in-8°); *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du* Modjem el Bouldan *de Yagout et complété* (1861, in-8°); *Notice sur Mohammed-ben-Hassan-Ech-Cheibani* (1861, in-8°); les *Prairies d'or* de Maçoudi trad. en français (1861-1871, 8 vol. in-8°), avec M. Pavel de Courteille; *Tableau littéraire du Khorâçan et de la Transoxiane au* IVe *siècle de l'hégire* (1861, in-8°); le *Livre des routes d'Ibn-Khordadbeh*, traduit et annoté (1865, in-8°); *Ibrahim, fils de Mehdi, fragments historiques* (1869, in-8°); le *Séid Himyarite, recherches sur la vie et les œuvres d'un poëte hérétique* (1875, in-8°).

BARBIER DE MONTAULT (Xavier), archéologue et écrivain religieux français, né à Loudun (Vienne) en 1830. Il entra dans les ordres, puis s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude de l'archéologie chrétienne. En 1857, l'abbé Barbier fut nommé historiographe du diocèse d'Angers, qu'il quitta en 1861 pour se fixer à Rome, où il a reçu le titre de camérier d'honneur de Pie IX. Il est, en outre, chanoine de la basilique d'Anagni, officier d'académie, correspondant du ministère de l'instruction publique, pour les travaux historiques, et membre de diverses sociétés françaises et étrangères. L'abbé Barbier a collaboré aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de l'Ouest, aux *Annales archéologiques*, à la *Revue de l'art chrétien*, au *Bulletin monumental* de M. de Caumont, aux *Analecta juris pontificii*, etc. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Epigraphie et iconographie des catacombes de Rome et spécialement d'Anagni* (1857, in-8°); la *Cathédrale d'Anagni* (1858, in-8°); les *Tapisseries du sacre d'Angers classées et decrites* (1858, in-12); l'*Année liturgique à Rome* (1857, in-8°); *Etudes ecclésiastiques sur le diocèse d'Angers* (1861, in-18); *Peintures claustrales des monastères de Rome* (1860, in-8°); *Traité du chemin de la croix* (1863, in-12); la *Question des messes sous les papes Urbain VIII et Innocent XII* (Rome, 1863, in-8°); *Etude archéologique sur le reliquaire du chef de saint Laurent* (Rome, 1864, in-fol.); les *Stations et dimanches du carême à Rome* (Rome, 1865, in-16); *Antiquités chrétiennes de Rome du* V^e *au* XVIe *siècle* (Rome, 1864 et suiv., in-fol.); les *Fêtes de Noël et de l'Epiphanie à Rome* (1865, in-16); les *Fêtes de Pâques à Rome* (1866, in-16); *Epigraphie du département de Maine-et-Loire* (Angers, 1869, in-8°); les *Musées et galeries de Rome* (Rome, 1870, in-16); *Recueil de pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph* (1875, in-18), etc.

BARBIERI (Luca), peintre italien du XVIIe siècle. Elève de Tiarini, il aida Castelli et Carbone dans l'exécution des peintures dont ils ornèrent diverses églises de Bologne.

BARBIERI (Alexandre), sculpteur italien du XVIIIe siècle, né à Reggio de Modène. Il était élève de Pietro Tadolini. On cite de lui des statues de marbre qui ornent la porte de l'église de Saint-Pétrone, à Bologne, et quatre statues de saints placées à l'entrée du chœur de la Madonna-di-Mezzaratta, dans la même ville.

BARBIERI (Vittorio), sculpteur italien du XVIIIe siècle, né à Florence. On a de lui plusieurs morceaux de sculpture qui décorent la cathédrale de Florence.

BARBIERI (Francesco), dit **le Legnano**, peintre vénitien. V. LEGNANO, au tome X.

Barbines, ordonnances des rois de France qui furent compilées par Barbin.

BARBITURIQUE adj. (bar-bi-tu-ri-ke). Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'acide urique.

— **Encycl.** L'acide *barbiturique* répond à la formule $C^4H^4Az^2O^3$; il dérive de l'acide urique et a été obtenu par M. Baeyer par la réduction de l'acide bibromobarbiturique, dont nous nous occuperons en traitant des dérivés de l'acide *barbiturique*.

Pour obtenir cet acide, on mouille 50 grammes d'acide bibromobarbiturique avec 100 gr. environ d'acide iodhydrique concentré, puis on chauffe le tout au bain-marie durant un quart d'heure. On pourrait employer 100 gr. d'amalgame de sodium, mais il vaut mieux se servir de l'acide iodhydrique concentré. Lorsque le mélange a été soumis à une douce chaleur, on additionne la liqueur de son volume d'eau, on filtre, puis on la décolore au moyen de l'acide sulfhydrique et on la filtre à nouveau, mais chaude. Elle laisse déposer par le refroidissement des cristaux orthorhombiques d'acide *barbiturique*. Ces cristaux contiennent $4H^2O$, mais perdent cette eau assez rapidement dans une atmosphère sèche.

L'acide *barbiturique* est à peu près insoluble dans l'eau froide; il se dissout facilement dans l'eau bouillante. Traité par le brome, il donne l'acide bibromobarbiturique; avec l'acide nitrique, on obtient l'acide nitrobarbiturique. Sous l'action de l'azotite de potasse, il donne de l'acide nitrosobarbiturique ou acide violurique. Si on le fait bouillir avec de la potasse en excès, il se décompose en acide malonique, acide carbonique et ammoniaque.

L'acide *barbiturique* est bibasique. Il fond sous l'influence de la chaleur.

La réaction qu'il donne quand on le fait bouillir avec un excès de potasse autorise à considérer l'acide *barbiturique* comme une diamide malonyl-carbonique, c'est-à-dire comme de la malonyl-urée.

— DÉRIVÉS DE L'ACIDE BARBITURIQUE. *Acide bibromobarbiturique* $C^4H^2Br^2Az^2O^3$. Cet acide s'obtient en traitant l'acide violurique ou nitrosobarbiturique par le brome. Il se forme en même temps de l'acide bromhydrique et du bromure azoteux qui donne au contact de l'eau de l'acide bromhydrique et des vapeurs d'acide hypoazotique. L'acide bibromobarbiturique est soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther; il cristallise en prismes ou en lames carrées d'un éclat très-vif. Il se dissout dans les alcalis, et si on chauffe sa solution, on obtient du bromoforme et un précipité qui se présente sous la forme d'une poudre cristalline et n'est autre que du bromobarbiturate d'ammoniaque.

Si l'on traite l'acide bibromobarbiturique par les agents réducteurs, il donne quatre réactions caractéristiques. Avec le zinc ou l'acide bromhydrique, on obtient l'acide monobromobarbiturique; avec l'acide cyanhydrique, l'acide dialurique. L'acide iodhydrique en petite quantité transforme l'acide bibromobarbiturique en acide hydurilique. Enfin, sous l'action de l'amalgame de sodium ou de l'acide iodhydrique en excès, l'acide bibromobarbiturique donne de l'acide *barbiturique*.

— *Acide monobromobarbiturique*

$C^4H^3BrAz^2O^3$.

Cet acide s'obtient en traitant l'acide bibromobarbiturique par une solution aqueuse d'acide cyanhydrique. Cette réaction donne du bromure de cyanogène en même temps que l'acide à obtenir. Ce dernier se sépare en petites aiguilles qui restent insolubles dans l'eau froide après évaporation de la liqueur.

— *Acide nitrosobarbiturique* ou *acide violurique* $C^4H^3(AzO)Az^2O^3$. On obtient cet acide en traitant l'acide hydurilique par l'acide azotique de 1,2 de densité. Il suffit pour cela : 1° de délayer l'acide hydurilique dans une quantité d'eau convenable et d'ajouter à ce mélange une solution de nitrate de potasse; 2° de chauffer la liqueur au bain-marie et d'y ajouter alternativement de l'acide acétique et du nitrite de potasse. Ces diverses réactions donnent du violurate de potasse, qu'on transforme en violurate de baryte et que l'on décompose au moyen d'une quantité déterminée d'acide sulfurique. On concentre alors la liqueur, qui dépose de l'acide violurique cristallisé en octaèdres orthorhombiques. Ces cristaux sont solubles dans l'eau et dans l'alcool hydraté; à 100°, ils perdent leur eau de cristallisation.

L'acide nitrosobarbiturique est monobasique; il donne des sels ordinairement cristallisables et qui présentent de magnifiques nuances de pourpre, de violet et de bleu. Sous l'influence de la chaleur, cet acide donne des vapeurs nitreuses; en le traitant par le chlorure de chaux, on obtient de la chloropicrine. Les agents réducteurs et notamment l'acide iodhydrique transforment l'acide violurique en uranile ou acide amidobarbiturique. Traité par le sulfite d'ammonium, l'acide violurique donne du thionurate d'ammoniaque.

— *Acide nitrobarbiturique* ou *acide diliturique* $C^4H^3(AzO^2)Az^2O^3$. Cet acide s'obtient en chauffant un mélange d'acide azotique et d'acide hydurilique jusqu'à ce que la liqueur essayée donne un précipité blanc par l'ammoniaque. L'acide nitrobarbiturique se dépose par refroidissement sous la forme de cristaux, qu'on fait redissoudre afin d'obtenir l'acide plus pur par une seconde cristallisation. Cet acide colore l'eau en jaune et cristallise en lamelles ou en prismes à base carrée. Il est très-soluble dans l'eau chaude, mais se dissout très-peu dans l'alcool ou dans l'éther. On reconnaît cet acide à ceci qu'il colore en jaune l'eau ou une solution faible de potasse et qu'il donne un précipité blanc avec les solutions de sels ammoniacaux. Traité par le brome, il donne de l'acide bibromobarbiturique, et par les agents réducteurs il se transforme en uranile.

— *Acide dibarbiturique* $C^8H^6Az^4O^5$. Cet acide correspond à 2 molécules d'acide *barbiturique* réunies en une seule avec élimination d'une molécule d'eau. Il s'obtient en chauffant à 150° l'acide *barbiturique* mêlé avec de la glycérine. Cet acide est bibasique et se présente sous l'aspect d'une poudre blanche à peu près insoluble dans l'eau.

* **BARBON** s. m. — Nom donné au mulot, en Normandie.

BARBONE (Jacopo), peintre génois de la fin du XVIIe siècle. Il était élève d'Andrea et d'Ottavio Semini et donnait les plus grandes espérances, lorsqu'un de ses rivaux, Lazzaro Calvi, lui servit un breuvage empoisonné, qui lui fit perdre la raison. Les ouvrages de Barbone sont donc très-rares.

BARBOT (Joseph-Théodore-Jules), chanteur français, né à Toulouse le 12 avril 1824. Il reçut à la maîtrise de sa ville natale une si bonne éducation musicale que, dès 1838, il était déjà premier violon au théâtre du Capitole. Il vint à Paris, encore bien jeune, ayant l'étude de la composition pour but et son violon comme unique moyen d'existence. Il entra au Conservatoire en 1842 et suivit d'abord la classe d'harmonie de M. Elwart, qui lui conseilla de se consacrer à la musique vocale. Elève de Garcia, il obtint, au concours de 1845, un accessit de chant, le second prix en 1846 et le premier prix en 1847. Au mois d'octobre de la même année, il débuta à l'Opéra dans le *Comte Ory* et joua successivement le *Philtre*, la *Muette de Portici*, *Charles VI* et Léopold de la *Juive*. Quelques mois plus tard, à la suite de la révolution de Février, Garcia alla s'installer à Londres et confia sa classe à son ancien élève, qui la dirigea avec succès jusqu'en 1850. C'est à cette époque qu'il épousa Mlle Caroline Douvry, dont il était le professeur, et déjà chanteuse légère à Vichy, sous la direction de Strauss. Ils s'éloignèrent bientôt de Paris, engagés tous deux au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Ils chantèrent trois ans dans cette ville et deux ans à Lyon. En 1856, M. Barbot débuta, le 12 mars, à la salle Feydeau, dans le rôle de George Brown de la *Dame blanche*. « L'agilité, la correction et le goût, dit M. A. de Rovray, sont les qualités dominantes du jeune ténor. Les notes de poitrine sont fort bonnes et ne manquent ni de force ni d'élan; mais il excelle dans la voix de tête et dans la voix mixte; il phrase bien, il sait filer un son et le diminuer jusqu'au pianissimo. Il respire où il faut respirer; ses ornements sont bien choisis, sa vocalisation bien nette et il ne s'engage jamais dans un trait qu'il n'en sorte à son honneur. Il a dit l'invocation : *Viens, gentille dame*, avec un charme extrême, une délicatesse, un fini qui lui ont valu des tonnerres d'applaudissements. » Il chanta avec non moins de réussite Blondel de *Richard Cœur de Lion*, *Zampa*, Lionel de l'*Eclair*, Gaston des *Dames capitaines*, de Reber (1857); *Fra-Diavolo*, Surgis des *Monténégrins* (1858). Au commencement de mars 1859, il se disposait à quitter Paris quand la direction du Théâtre-Lyrique lui offrit de se charger du rôle de Faust dans l'opéra de Gounod. Il n'hésita pas à remplacer un acteur qui représentait ce rôle depuis un an, et il le joua dans l'espace de quinze jours. Ce fut sa dernière création. Il s'était retiré à Toulouse, quand il fut nommé, en 1875, professeur de chant au Conservatoire, en remplacement de Mme Viardot.

BARBOT (Caroline DOUVRY, dame), femme du précédent, cantatrice, née à Paris en 1830. Elle montra dès son enfance de grandes dispositions pour la musique. Son père chantait les premières basses en province et à l'étranger. Elle l'accompagna en 1845 à La Nouvelle-Orléans. Elle avait le sentiment dramatique très-développé et joua si bien plusieurs rôles que Prévost, alors chef d'orchestre du théâtre, composa pour elle un petit opéra intitulé le *Lépreux*, dans lequel elle mérita un succès de larmes. En 1847, de retour d'Amérique, elle entra au Conservatoire, suivit la classe de Garcia et obtint, au concours de 1850, le premier prix de chant. Devenue Mme Barbot, elle chanta tour à tour à Bruxelles et à Marseille jusqu'en 1857, époque à laquelle elle fut engagée au Théâtre-Lyrique pour créer Rose Friquet des *Dragons de Villars*. Elle n'interpréta pas néanmoins ce rôle et retourna au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, où elle était fort aimée du public. Revenue à Paris, elle débuta à l'Opéra en 1858, dans Valentine des *Huguenots*. L'effet qu'elle produisit fut tel que Meyerbeer, au lieu de lui envoyer ses compliments par le directeur, comme il en avait l'habitude, vint en personne dans sa loge la féliciter d'avoir si bien réalisé le rêve du poëte et du compositeur. Il était alors question de monter l'*Africaine*, mais Meyerbeer cherchait toujours un ténor, et Mme Barbot, ne pouvant attendre, alla chanter, en 1860, à Bologne, puis à Turin et à Gênes. Elle revint l'année suivante dans la première de ces trois villes et y créa le rôle principal de *Mazeppa*, de Pedrotti. Elle se fit entendre ensuite à Rome, où Verdi lui proposa un engagement pour aller jouer à Saint-Pétersbourg dans la *Forza del destino*. L'illustre musicien ne s'était pas trompé sur la valeur de l'artiste, qui justifia pleinement son choix après avoir fait son premier début dans le *Ballo in maschera* (1862). La nouvelle cantatrice italienne resta cinq saisons en Russie; mais le mauvais état de sa santé la força de revenir en France et de se retirer deux ans après définitivement du théâtre. Mme Barbot possédait les qualités de la prima donna. Elle avait une voix fort étendue, le jeu naturel et fin, les traits réguliers, les yeux noirs bien fendus et très-expressifs, la taille svelte, les cheveux abondants. Sa retraite prématurée fut une perte regrettable pour l'art. — Mlle Andrée BARBOT, fille de deux artistes lyriques distingués et nièce des précédents, s'est fait applaudir en 1872 comme contralto au Théâtre-Royal de La Haye et l'année suivante à Anvers, chantant alternativement la *Favorite*, le *Prophète*, le *Trouvère*, Odette de *Charles VI*, Catarina de la *Reine de Chypre*, Nancy de *Martha*, Rose-de-Mai du *Val d'Andorre*, etc. Engagée au théâtre des Arts à Rouen en 1875, elle reprit les meilleurs rôles de son répertoire, créa *Jeanne Maillotte*, opéra-comique inédit d'un musicien chef au 74e de ligne, et elle s'habillait dans sa loge pour la treizième représentation d'*Hamlet*, quand éclata le terrible incendie qui consuma le théâtre le 25 avril 1876. Mlle Barbot, encore revêtue de son costume de reine, n'eut que le temps de passer avec sa femme de chambre par une fenêtre donnant sur une petite cour, car les flammes fermaient déjà d'un côté la retraite.

* **BARBOTAGE** s. m. — Action d'agiter le linge dans l'eau pour le laver : *En tournant pendant trois à cinq minutes la manivelle qui fait agir les battoirs du laveur mécanique, on obtient la pression réitérée et le* BARBOTAGE *sur place, d'où résulte le meilleur lavage.*

* **BARBOTER** v. a. ou tr. — Chim. Faire passer, à l'état de bulles sortant d'un tube, un mélange de gaz dans une petite quantité de liquide visqueux, pour retenir certains de ces gaz et obtenir celui qui ne se dissout pas.

* **BARBU** s. m. — **Encycl.** Ornith. Ce genre, tel qu'il a été délimité par Lafresnaye, est caractérisé comme il suit : bec droit, conique, robuste, renflé latéralement à sa base, garni de cinq faisceaux de barbes roides; ailes courtes et obtuses; queue courte, légèrement arrondie; pied assez robuste; doigt interne plus court et plus faible; plumage à couleurs vives et tranchées, rappelant celles des perroquets. Les *barbus* se nourrissent d'insectes et de fruits, particulièrement de figues. Lafresnaye divise les *barbus* en trois sous-genres : les *barbus* proprement dits, les calorampes et les psilopogons. Parmi les *barbus* proprement dits, il cite particulièrement le *barbu* à moustaches jaunes, belle espèce aussi remarquable par sa grande taille que par ses vives couleurs, et le *barbu* chauve, qui a la tête dénudée.

BARBUCALLUS (Jean), écrivain grec du IIe siècle, qu'on croit être d'origine espagnole. On ne connaît de lui que onze épigrammes, qui font partie de l'anthologie grecque.

* **BARBUSÉRIC** s. m. — **Encycl.** Les *barbusérics* ou micropogons, que beaucoup de naturalistes confondent avec les barbions, se distinguent de ceux-ci par un bec médiocrement long, fortement arqué et comprimé, caractères qui les rapprochent des barbicans. Leur plumage est mélangé de noir et de blanc sur le dos, jaune pâle sous le ventre, jaune doré ou rouge sur la tête ou sous le cou. On en connaît quatre espèces, toutes américaines; l'espèce type habite Cayenne.

BARCA, fils de Bélus, roi de Tyr, et frère de Pygmalion. D'après la tradition, il vint de Tyr en Egypte, accompagné de ses deux sœurs, Anne et Didon, et c'est de lui que descendait la famille carthaginoise des Barca.

BARCÆI, ancien peuple de la Cyrénaïque (désert de Barca), composé de hordes sauvages, qui habitaient à l'ouest de Carthage.

BARCALI ou **MOHAMMED-BEN-PIR-ALI**, théologien mahométan du XVIe siècle. On a de lui : *Instruction sur le mahométisme; Exhortation à ceux qui attendent la mort pour se repentir;* le *Réveil de ceux qui sont assoupis.*

BARCANII, ancien peuple d'Asie, dans l'Hyrcanie, à l'E. de la mer Caspienne, vers les bouches de l'Oxus. Ils servaient dans la cavalerie de Darius.

BARCÉ, fille d'Antée, roi d'Irase, en Libye. Son père la proposa pour prix de la course aux nombreux prétendants qui se disputaient sa main. ‖ Nourrice de Sichée, époux de Didon. (*Enéide*, IV.)

* **BARCELONE**, ville d'Espagne, ch.-l. de la prov. de son nom; 280,000 hab. en 1877. — Nous empruntons à une série d'articles publiés dans le *Télégraphe* par Marie Rattazzi quelques passages qui compléteront la description que nous avons donnée de cette grande ville :

« Barcelone est, au premier abord, la ville la moins espagnole de l'Espagne. La domination française y a laissé des traces indélébiles. Après tant de siècles écoulés, elle représente encore la capitale du royaume d'Aquitaine, la résidence préférée de Raymond Béranger, la favorite entre toutes les possessions de Geoffroy le Velu; on se croirait dans quelque faubourg de Provence ou dans le Roussillon, et cependant, par la grandeur de ses édifices, ses places régulières, ses longues rues, ses boutiques splendides, son théâtre sans rival, elle semble désignée tout naturellement comme capitale de l'Espagne moderne.

» Un grand boulevard nommé la Rambla, toujours peuplé, toujours animé, la partage par le milieu; une promenade spacieuse, bordée de maisons neuves, s'étend tout le long de la rive; un immense faubourg, qui semble une ville nouvelle à côté de l'ancienne, s'étend à l'E., et de tous côtés surgissent chaque jour, semblant sortir de terre, des hôtels, des palais, des pavillons brillant de luxe et d'élégance.

» Sur la place de la Constitution, il y a deux palais remarquables, l'un par sa porte, l'autre par son vestibule, la casa de la députation et la casa consistoriale; on remarque ensuite : un cirque de taureaux pouvant contenir 10,000 spectateurs, un bourg qui s'étend sur tout un bras de terre, et sur lequel vit et s'agite une population imposante de 12,000 marins; un grand nombre de bibliothèques, un musée d'histoire naturelle d'une grande richesse et des archives qui sont la plus importante agglomération de documents historiques du IXe siècle, depuis les comtes de Catalogne jusqu'à la guerre de l'Indépendance.

» Le Lycéum est un des plus beaux théâtres de l'Europe, il en est aussi le plus grand. Les loges, qui ressemblent à un petit salon, peuvent contenir 20 personnes à l'aise; elles sont aussi confortables que spacieuses, précédées d'une antichambre; comme elles sont très-découvertes, la taille des femmes, leurs toilettes peuvent être admirées et aussi examinées que dans une réunion.

» Comment n'a-t-on pas eu l'idée, à Paris ou à Vienne, dans un de nos grands centres de mode et d'élégance, de construire des salles de spectacle aussi favorables à la coquetterie et à la beauté que celle du théâtre de Barcelone?

» Un soir de gala, ou un de ces *veglione* ou bals masqués, si en vogue ici, offre un coup d'œil féerique; tout brille, éclate; la lumière déborde de toutes parts; grâce à la construction remarquable de la salle, on peut contempler les femmes de tous les côtés à la fois, passer des galeries aux loges, des loges aux galeries, se promener, s'arrêter, faire cent visites, sans gêner ou déranger qui que ce soit. Toutes les autres parties de cette magnifique construction, corridors, salons, vestibules, immenses foyers, sont en harmonie. Il y a des salles de bal dignes d'un palais royal. On sent que toute la ville de Barcelone, travailleuse, marchande, ouvrière est dans son théâtre.

» En effet, il n'y a ni bals ni réunions, à part de très-rares exceptions, qui se renouvellent une fois tous les trois ou quatre ans. La seule et unique distraction des Barcelonais est le théâtre, l'opéra; pendant le carnaval, il s'y donne des bals masqués extrêmement élégants et très-courus. Ces bals s'appellent bals particuliers, et l'on y est soi-disant invité, quoiqu'ils soient en réalité absolument publics. Les jeunes gens ne se voient absolument qu'au théâtre, à la messe et aux promenades.

» Une des choses les plus remarquables de Barcelone est le cimetière. Rien n'est plus gai que l'entrée, on dirait un jardin. On passe le seuil et l'on se trouve avec étonnement dans une ville déserte, silencieuse. On se croirait à Herculanum ou plutôt à Pompéi. Les morts sont disposés dans des cases adhérentes au mur, par ordre, comme les livres dans une bibliothèque bien tenue.

» Toutes ces niches, qui rappellent les *columbaria* des anciens, portent le nom du décédé; la plus grande partie de ces niches est recouverte soit d'un verre, soit d'un treillage en fil de fer et contient un certain nombre d'objets ayant appartenu au défunt, photographies, tableaux, broderies, jouets d'enfants, livres préférés, épingles, tout ce qui a été cher et précieux à celui qui n'est plus; mille choses qui rappellent la maison, la famille, la profession de celui ou de celle qui repose là, objets inanimés que l'indifférent lui-même ne peut regarder sans émotion.

» La famille du mort doit payer une redevance pour cette niche exiguë; quand elle cesse de payer, par une circonstance quelconque, la bière est retirée de sa niche et portée dans la fosse commune du cimetière des pauvres. »

* **BARCELONNETTE**, ville de France (Basses-Alpes), ch.-l. d'arrond., à 84 kilom. de Digne, sur la rive droite de l'Ubaye; pop. aggl., 1,683 hab. — pop. tot., 1,919 hab. Cette ville, dont la construction ne remonte pas au delà de 1231, fut incendiée sept fois, soit par les ennemis, soit par accident, de 1628 à 1761.

BAR-CEPHA (Moïse), théologien syrien, mort vers 913. Il entra au monastère de Sergius, sur le Tigre, devint évêque de Bethraman, puis de Beth-Ceno et écrivit un *Commentaire sur le paradis*, dont une traduction latine a été publiée en 1569 (Anvers, in-8°).

BARCHETTA (André), sculpteur italien du XVIIe siècle, né à Naples. On fait grand cas de ses statues en bois de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue, qui ornent l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, à Naples.

BARCILLONNETTE, village de France (Hau-

tes-Alpes), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. de Gap, au-dessus de la rive gauche du torrent de la Déoule ; pop. aggl., 175 hab. — pop. tot., 301 hab. Restes d'un ancien château.

BARCKHAUSIE s. f. (bar-ko-zî — de *Barckhaus*, n. propre). Genre de plantes à fleurs composées.

BARDANETTE s. f. (bar-da-nè-te). Bot. V. Lappago, au tome X du *Grand Dictionnaire*.

BARDELLI (Alexandre), peintre italien, né à Uzzano, près de Pescia, mort en 1633. Elève de Currado, il imita le style de son maître et celui du Guerchin. Il peignit des tableaux d'église, dont quelques-uns se trouvent dans l'église de Pescia.

BARDENNES s. f. pl. (bar-dè-ne). Barres de bois qui garnissent le banc de l'ouvrier verrier.

BARDI, ancien peuple de la Germanie, voisin des Sicambres, des Huns, des Vandales, des Hérules, et qui habitait le long des rives de l'Albis (Elbe).

***BARDIN DE LA MOSELLE** (Libre), savant et homme politique français. — Il est mort à Paris en décembre 1867.

BARDONNAUT (Marcelin), ingénieur et écrivain français, né à Rennes en 1792, mort en 1873. Elève de l'Ecole polytechnique, il en sortit un des premiers et devint ingénieur des ponts et chaussées. M. Bardonnaut a publié quelques ouvrages signés soit des initiales Min B., soit de l'anagramme **Milcnare Baurandont**, soit enfin sous ce nom : **Un ancien conducteur des ponts et chaussées.** Outre des brochures sur le règlement des usines, sur le curage des rivières, sur la propriété littéraire, etc., on lui doit : *Réflexions morales et politiques* ou *Esquisse des progrès de la civilisation en France au* XIXe *siècle* (1848, in-8°) ; le *Diamant*, nouvelle, suivi de *Pendant un siècle* et de la *Leçon paternelle* (1854, in-8°) ; *Suite du Diamant* ou *Vingt ans de voyages avant et après* 1830 (1864, in-8°) ; *Entretiens familiers sur quelques questions de morale et d'économie politique* (1856-1862, 2 vol. in-8°) ; *Essai sur les réformes applicables à l'éducation* (1858, in-8°) ; *Scènes dramatiques et proverbes. La ligue du Bien public* (1868, in-8°) ; *Petit dictionnaire politique et social des mots les plus usités dans la littérature religieuse, morale et politique*, par M. B. (1872, in-8°). Malgré son titre, ce livre n'est pas un dictionnaire. Ce n'est qu'à la table qu'on trouve les matières rangées par ordre alphabétique.

* **BARDOS**, village de France (Basses-Pyrénées), cant. et à 6 kilom. de Bidache, arrond. et à 25 kilom. de Bayonne ; pop. aggl., 125 hab. — pop. tot., 2,304 hab. Dans les environs, plusieurs anciens camps.

BARDOUX (Agénor), avocat et homme politique français, né à Bourges le 15 janvier 1829. Lorsqu'il eut terminé son droit, il alla s'établir comme avocat dans sa ville natale, où il se plaça au premier rang et devint bâtonnier de son ordre. M. Bardoux envoya des études à la *Revue de droit français et étranger*, ainsi qu'à la *Revue des Deux-Mondes*, et collabora à l'*Indépendant du Centre*, qu'il défendit comme avocat dans un procès intenté, en 1869, au sujet de la souscription Baudin, et qu'il fit acquitter. Elu, le premier, membre du conseil municipal de Clermont-Ferrand, M. Bardoux, qui s'était signalé sous l'Empire par le libéralisme de ses idées, fut nommé, après la révolution du 4 septembre 1870, maire de cette ville, où la sagesse de son administration accrut encore la considération dont il jouissait. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Bardoux fut élu le premier sur onze par 81,265 voix. Il alla siéger au centre gauche, parmi les républicains modérés. Travailleur infatigable, orateur distingué, M. Bardoux ne tarda pas à se faire remarquer soit dans les commissions, où il fut chargé de faire de nombreux rapports, soit dans les séances publiques, où il prit très-fréquemment la parole pour défendre des mesures libérales. Il se montra un des fermes soutiens de la politique de M. Thiers, vota les préliminaires de paix, la loi municipale, la loi d s conseils généraux, la proposition Rivet, contre le rétablissement du cautionnement des journaux, au sujet duquel il prononça un remarquable discours, contre le pouvoir constituant, pour le retour de l'Assemblée à Paris, etc. La chute de M. Thiers, pour lequel il vota le 24 mai 1873, le jeta dans l'opposition. Tout en restant membre du centre gauche, il se fit admettre dans le groupe de la gauche républicaine, se prononça contre toutes les mesures prises par le gouvernement de combat pour étouffer la République, les libertés et amener une restauration monarchique, vota contre la circulaire Pascal, contre le droit d'expropriation accordé à l'archevêque de Paris pour construire l'église du Sacré-Cœur, attaqua vivement le projet, vota contre le septennat (19 nov. 1873), contribua à la chute du cabinet de Broglie, appuya la proposition de dissolution présentée par M. de Maleville (29 juillet 1874), combattit le projet de réorganisation municipale et vota la constitution républicaine du 25 février 1875. Lors de la formation du cabinet Buffet-Dufaure (10 mars 1875), M. Bardoux fut nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice. Malgré ses fonctions officielles, il conserva une grande indépendance personnelle, vota contre la loi sur l'enseignement supérieur et prit, après le vote de cette loi, la défense de l'Université dans un discours qu'il prononça, le 14 août 1875, à la distribution des prix du lycée Henri IV. Quelque temps après, il servit de témoin à M. Jules Ferry, qui se maria civilement. M. Bardoux se vit alors en butte aux attaques les plus vives de la presse cléricale et réactionnaire et au mécontentement de M. Buffet, qui continuait la politique de combat et d'aveugle résistance aux vœux les plus légitimes du pays. Ne voulant pas voir son nom associé plus longtemps à une direction gouvernementale déplorable contre laquelle il protestait, le député du Puy-de-Dôme donna sa démission de sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice (10 nov. 1875) lorsque le gouvernement se prononça contre le scrutin de liste, dans le projet de loi électorale. Le 14 du même mois, le centre gauche l'élut à l'unanimité son président. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, il fit l'historique de cette réunion et il ajouta : « Il n'y a que les gouvernements modérés qui soient durables ; n'excluant ni la fermeté, ni la vigilance, ils préservent des violences comme des réactions et garantissent de la démagogie comme des pouvoirs personnels. Défenseurs résolus de la constitution et des droits qu'elle a conférés au président de la République, attachés autant que qui que ce soit aux principes sociaux, libéraux, au nom même des forces que vous représentez, vous êtes les conservateurs éclairés de la démocratie française. S'il est vrai, comme on le dit, que le pouvoir appartienne définitivement aux plus sages, fiez-vous sans crainte et livrez l'examen de votre conduite politique à l'intelligence et à la clairvoyance du pays. » Après la dissolution de l'Assemblée nationale, M. Bardoux posa sa candidature à la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Clermont-Ferrand, contre M. Rouher et M. Thiébault, monarchiste. « La République, dit-il dans sa profession de foi, n'est plus un drapeau d'opposition, elle est le gouvernement ; sa tâche est d'assurer la paix, d'organiser la démocratie dans l'ordre et la liberté... La liberté, la science et la justice contiennent la solution des problèmes qui nous divisent. C'est ainsi que la République devient le grand parti national, parce qu'elle respecte la conscience, n'exclut les droits de personne et qu'elle sera toujours contrôlée par l'opinion publique. » Elu député au premier tour de scrutin le 20 février 1876, par 11,998 voix, il est allé siéger dans les rangs de la majorité républicaine, avec laquelle il a voté contre les jurys mixtes d'enseignement, la loi sur les maires, etc. M. Bardoux est membre et président du conseil général du Puy-de-Dôme. On lui doit les ouvrages suivants : les *Légistes au* XVIe *siècle* (1856, in-8°) ; les *Légistes au* XVIIIe *siècle* (1858, in-8°) ; *De l'influence des légistes au moyen âge* (1859, in-8°) ; *Des grands baillis au* XVe *siècle* (1863, in-8°) ; les *Légistes, leur influence sur la société française* (1876, in-8°), ouvrage fort remarquable.

BARDSLEY (James-Lomax), médecin anglais), né à Nottingham en 1801. Il fit ses études médicales à Edimbourg, où il fut reçu docteur en 1823. S'étant établi à Manchester, il y exerça la médecine avec un grand succès et devint un des praticiens les plus distingués de l'Angleterre. La reine lui conféra le grade de chevalier en 1853. Le docteur Bardsley a collaboré à la *Cyclopædia of practical medicine*, à divers journaux scientifiques, et il a publié, sous le titre de *Faits et observations à l'hôpital* (1837, in-8°), un recueil de curieuses observations cliniques.

* **BARÉGES**, village de France (Hautes-Pyrénées), commune et à 3 kilom. de Betpouey, cant. de Luz, à 61 kilom. de Tarbes, sur la rive gauche du gave de Bastan ; les habitants émigrent pendant l'hiver, qui y est très-rigoureux. — L'établissement thermal de Baréges a pour annexes un hôpital civil, bâti sur le site le plus élevé du village, dans une position pittoresque, et un hôpital militaire qui reçoit annuellement, dans la saison des eaux, quatre ou cinq cents officiers, sous-officiers et soldats. L'établissement appartient à la commune, qui a concédé gratuitement à l'Etat la faculté d'envoyer aux bains de trois à cinq heures du matin et aux douches de midi à quatre heures, ou de minuit à quatre heures du matin, les officiers et soldats admis à l'hôpital militaire. Les heures choisies ne sont pas très-commodes, puisqu'il faut, pour prendre un bain, se lever au milieu de la nuit ; mais les sources qui alimentent les baignoires et piscines sont peu abondantes, quoique au nombre de douze, et il a fallu parer à l'encombrement. De plus, les malades de l'hospice militaire et de l'hospice civil ne sont admis qu'aux piscines alimentées par les eaux qui ont déjà servi aux douches et aux bains particuliers. Moyennant 1 franc par jour, les malades de tous pays sont admis à l'hospice civil.

Les sources de Baréges, toutes captées à l'intérieur de l'établissement thermal, qui a été en grande partie reconstruit en 1860, ont une température qui varie de 28° à 44°. Leur produit ne s'élève guère, par jour, qu'à 180 mètres cubes d'eau dirigés dans seize baignoires, et de là dans les piscines du sous-sol. L'eau de Baréges exhale une odeur d'œufs pourris fortement prononcée ; sa saveur, légèrement sulfureuse, est fade et nauséabonde, mais on finit par s'y habituer et par boire, sinon avec plaisir, du moins sans dégoût. Sa composition varie, suivant la source dont elle provient ; mais elle renferme toujours, en plus ou moins grande quantité, du sulfure de sodium, du sulfate de soude, de la soude à l'état caustique, suivant M. Longchamps, et, à l'état de carbonate, suivant M. Anglada, une matière grasse azotée nommée glairine ou barégine et un gaz que M. Longchamps croit être de l'azote. Ces eaux sont claires, parfaitement limpides et ne se troublent ni par le refroidissement ni par leur exposition à l'air. On les emploie en bains, en douches et en boisson, à la dose de quatre à six verres par jour, pris le matin, à jeun. Longtemps on ne les employa qu'en bains et en douches ; c'est au père et au frère de l'illustre Bordeu que l'on est redevable de leur administration interne qui produit d'excellents effets.

Les eaux de Baréges sont d'une efficacité reconnue dans le traitement des maladies cutanées chroniques de toute nature, les affections du système lymphatique, les scrofules, les fleurs blanches, les rhumatismes, les paralysies ; les anciens ulcères et les vieilles plaies d'armes à feu ayant causé la rétraction des tendons et des muscles sont le plus souvent guéris ou tout au moins merveilleusement soulagés par leur emploi en bain et en boisson. Dans les maladies cutanées, elles provoquent généralement une poussée qui aide au diagnostic, si l'affection était restée jusqu'alors larvée, et qui est considérée comme d'un bon augure pour la guérison. Elles permettent, de plus, de supporter sans fatigue les traitements spécifiques ; la salivation mercurielle, par exemple, ne se produit pas pendant que les malades font une cure hydro-sulfureuse à ce poste thermal.

La saison, à Baréges, est ouverte du 1er juin au 1er octobre ; on ne s'y rend guère pourtant qu'en juillet et août, à cause du froid qui règne presque toute l'année dans cette région.

BAREILLE (Jean-François), écrivain ecclésiastique français, né à La Valentine (Haute-Garonne) en 1813. Il reçut la prêtrise, s'adonna à la prédication et à des travaux sur les écrivains religieux et dirigea, pendant plusieurs années, l'école de Soreze. L'abbé Bareille est chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon. On lui doit : *Histoire de saint Thomas d'Aquin* (1846, in-8°), plusieurs fois rééditée ; *Emilia Paula* (1854, 2 vol. in-8°), qui a eu plusieurs éditions ; *Vie du cœur. Prière et sacrifice* (1856, in-8°). Il a traduit les *Mélanges politiques, religieux, etc.*, de Balmès (1854, 3 vol. in-8°) ; les *Lettres d'un sceptique en matière de religion*, du même (1855, in-8°) ; les *Œuvres complètes de Louis de Grenade* (1861-1866, 21 vol. in-8°) ; les *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, texte grec, avec traduction en regard (1864-1873, 26 vol. in-4°). Cette dernière traduction a été publiée sans le texte, en 13 volumes in-4° et 20 volumes in-8°. La traduction des *Homélies*, comprise dans les *Œuvres complètes*, a fait décerner par l'Académie un prix à l'abbé Bareille. Il est en grande partie l'auteur de la traduction et de la révision du texte de la *Somme* de saint Thomas, publiée sous le nom de M. F. Lachat.

BARELLA (Hippolyte), médecin belge, né à Louvain en 1832. Il s'est fait recevoir docteur en médecine et s'est fixé dans le Hainaut, à Marche-lez-Escaussinnes. Tout en pratiquant son art avec succès, le docteur Barella a collaboré à la *Revue critique* de Bruxelles, où il a donné des études sur des écrivains belges contemporains ; aux *Annales médicales* d'Anvers, où il a publié d'intéressants travaux sur l'arsenic ; au *Journal de médecine*, au *Scalpel*, aux *Annales de médecine* de Gand, etc., qui lui doivent des études, des notes, des articles sur divers sujets de thérapeutique. Nous citerons, parmi les ouvrages qu'il a publiés : les *Ecrivains contemporains de la Belgique. Antoine Clesse, Denis Sotiau, Adolphe-Matthieu-Edouard Waken* (1857-1860, 4 vol. in-8°) ; *Observations de névralgie sciatique grave guérie par l'arsenic* (1863, in-8°) ; *De la médication arsenicale de la fièvre intermittente* (1863, in-8°) ; l'*Arsenic dans l'herpétisme* (1864, in-8°) ; *De la médication arsenicale dans les névralgies* (1864, in-8°) ; *Des effets physiologiques de l'arsenic* (1865, in-8°) ; *De l'emploi de l'arsenic dans diverses maladies internes* (1865, in-8°) ; *Quelques considérations pratiques sur le diagnostic et le traitement rationnel des maladies du cœur* (1872, in-8°) ; *De la mort subite puerpérale* (1874, in-8°) ; *Du degré de fréquence de la folie à notre époque* (1874, in-8°), etc. On lui doit la traduction d'un ouvrage anglais intitulé : *Clinique médicale des affections du cœur* (1874, in-8°).

BARELLAS (Etienne), historien catalan du XVIIe siècle. Il a publié un ouvrage intitulé : *Centurie* ou *Histoire des comtes de Barcelone, Bernard Barcino et Zinofre, son fils* (Barcelone, 1600, in-fol.). Cet ouvrage, qui ne mérite aucune confiance, appartiendrait en réalité, selon quelques critiques, à un rabbin du nom de Cap de Villa.

* **BARENTIN**, bourg de France (Seine-Inférieure), cant. et à 2 kilom. de Pavilly, arrond. et à 21 kilom. de Rouen par le chemin de fer, sur la rivière de Sainte-Austreberte ; pop. aggl., 1,477 hab. — pop. tot., 2,729 hab. Filatures de lin, fabriques de tissus de coton.

* **BARENTON**, bourg de France (Manche), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. de Mortain, près de la source de la Sélune ; pop. aggl., 793 hab. — pop. tot., 2,584 hab.

Barère (MÉMOIRES DE), publiés en 1842 (4 vol. in-8°). Ces *Mémoires* se composent de plusieurs séries de fragments, laborieusement recueillis par M. H. Carnot au sein d'une énorme liasse de manuscrits formant la matière de volumes. Le choix des matériaux a dû nécessiter de longues et fastidieuses recherches ; l'insignifiance du livre en fait foi. L'orateur du comité de Salut public n'a pas moins écrit que parlé, en sa double qualité d'avocat et de littérateur. Fils du premier consul de la ville de Tarbes, qu'une lettre de cachet avait exclu à toujours des fonctions municipales pour avoir fait énergiquement redresser des abus de finance aux états de Bigorre, il débuta, nous dit-il, avec éclat au barreau de Toulouse par la défense d'une jeune fille accusée d'infanticide, et, dans les lettres, par l'*Eloge de Louis XII*, singulier prélude pour un régicide. Il n'aspirait alors qu'à des succès aux Jeux floraux ; il n'était encore que l'homme de tous les salons et de toutes les Académies, selon l'expression d'un magistrat distingué, M. Romiguières. M. de Cambon, premier président du parlement, disait de lui : « Ce jeune homme ira loin ; quel dommage qu'il ait déjà sucé le lait impur de la philosophie moderne ! Croyez-moi, cet avocat est un homme dangereux. » Singulière perspicacité ! Lorsque Barère prit la diligence pour se rendre à Paris, son père lui dit : « Tu vas dans un pays qui va devenir bien dangereux ; les impôts sont excessifs, les ministres mauvais, le peuple mécontent, le roi faible ; la corde est trop tendue, il faut qu'elle casse. » La Révolution approchait ; Barère, électrisé, comme il le dit lui-même, par le mouvement rapide, inévitable et perpétuel des hommes et des choses dans cette capitale célèbre, a raconté ses impressions dans une sorte de journal de voyage intitulé : le *Dernier jour de Paris sous l'ancien régime ;* œuvre incohérente et banale qui n'a qu'un seul mérite, celui de peindre assez fidèlement, grâce à l'extrême mobilité de l'auteur, les étranges fluctuations des esprits, en ce temps d'orageuses espérances et d'éclatantes malédictions contre la tyrannie du passé. Rappelé chez lui par la mort de son père, Barère se fit nommer électeur, puis commissaire rédacteur du cahier des doléances, enfin député des communes aux états généraux.

Les *Mémoires* ne nous donnent pas un récit fort intéressant des séances de l'Assemblée nationale. La plume de Barère chemine à travers cette période si intéressante sans chaleur, sans intelligence. Il n'a pas dessiné un portrait, pas entrevu un fil conducteur, pas expliqué un mystère : Mirabeau, Barnave, les projets supposés du duc d'Orléans, les journées des 5 et 6 octobre, les projets de la cour, tout est resté dans l'ombre ; mais Barère vous dira qu'il a été membre du comité des lettres de cachet, qu'il a fait un rapport sur les chasses royales, qu'il a provoqué la transformation en département de sa province de Bigorre, etc., etc. Il n'y a qu'un mot à citer dans ce récit pénible et sans couleur, un mot de Mirabeau sur Sieyès. Lorsqu'il s'agit, dans l'Assemblée nationale, d'ajourner à jour fixe la discussion sur la liberté de la presse, Mirabeau s'était écrié : « Le silence de M. Sieyès est une calamité publique ; » et, le soir, il disait en présence de l'auteur des *Mémoires :* « Laissez faire, j'ai donné à cet abbé une telle réputation qu'il aura beaucoup de peine à la traîner. » Sieyès, en effet, a plié durant toute la période révolutionnaire sous le fardeau de cet incommode brevet d'intelligence et de capacité.

Reçu par Mme de Genlis, dont les éloges flattaient sa vanité, Barère fut amené à éprouver de la sympathie pour la famille d'Orléans. Il n'est pas de bien qu'il ne dise de celui qui devait être Philippe-Egalité : « M. le duc d'Orléans, dit-il, sous l'apparence de la légèreté et du trait d'esprit, exprimait des idées fortes et des opinions justes. On le disait plus fait pour la société que pour la politique, mais il était méconnu. Il était timide, quoique grand seigneur ; il était citoyen, quoique prince, etc. » Quelques pages plus loin, il est vrai, dans son compte rendu écrit en prison sous des impressions différentes, Barère portera sur Philippe-Egalité un jugement tout autre. Il l'appellera « un homme ambitieux et inquiétant pour la liberté, etc. » Ces étranges contradictions abondent dans les *Mémoires*.

Barère, qui était monarchiste pendant la Constituante, se rapprocha, en habile homme, vers la fin de cette assemblée, de la minorité dont le triomphe était proche, de Buzot, Robespierre, Grégoire, etc., pour lesquels il n'éprouvait aucune sympathie.

L'intervalle qui sépare la Constituante de la Convention forme une sorte de lacune politique dans la vie de l'auteur des *Mémoires*, nommé juge au tribunal de cassation.

Les *Mémoires* sont à peu près muets sur cette période. Ils n'ont pour les terribles journées d'août et de septembre 1792 que quelques phrases banales, sans originalité et sans valeur historique. Cette déplorable incurie des faits, Barère n'a pas manqué de l'étendre à l'appréciation des personnages, et jamais acteurs révolutionnaires ne furent plus maltraités que ceux dont il a la prétention de tracer les portraits et de deviner les secrètes pensées. Sous sa plume, Brissot, Marat, Robespierre, Danton deviennent tout à coup et sans préparation de misérables agents de l'étranger.

Barère vota la mort du roi, et il ne le regrette point : « Quand je pense, dit-il, à l'esprit du siècle, à l'opinion des départements qui étaient irrités, à l'exaltation de Paris que poursuivait le souvenir du 10 août, quand je pense à ce que la liberté publique imposait comme devoir, je suis tranquille sur mon opinion et mon vote. »

Il essaya de s'opposer au 31 mai ; mais ce mot de Robespierre : « Vous faites un beau gâchis, » l'arrêta net. Il se jeta au milieu de la Montagne et fut membre du grand comité.

Barère essaye de résumer sa vie et sa défense en ces mots, qui seront, au contraire, son accusation : « Je n'ai point fait mon époque, je n'ai dû que lui obéir. » Singulière façon de comprendre sa mission d'homme et de législateur ! La fatalité, qui n'est une excuse pour personne, ne peut être invoquée comme circonstance atténuante que pour les hommes qui ne sont point appelés à jouer un rôle politique.

Est-il vrai que Napoléon ait dit, comme le prétendent les *Mémoires :* « Il est très-difficile de bien écrire l'histoire de la Révolution française. Je ne connais qu'un seul homme capable de bien exécuter ce travail, c'est Barère, mais il faut qu'il abandonne quelques préventions ? » Nous l'ignorons, mais, dans tous les cas, Napoléon se serait singulièrement abusé.

BARET (Eugène), littérateur français, né à Bergerac (Dordogne) en 1816. Elève de l'Ecole normale supérieure, il s'adonna à l'enseignement, prit le grade de docteur ès lettres en 1853 et devint professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. M. Baret fit une étude toute particulière des littératures du Midi, notamment de celle de l'Espagne, où il fit des voyages en 1855, 1857 et 1861. Ses travaux sur ce pays lui ont valu d'être nommé membre de l'Académie de Madrid. M. Baret est devenu recteur de l'académie de Chambéry. Outre des articles publiés dans la *Biographie générale* et dans le *Dictionnaire des sciences, lettres et arts* de Dezobry et Bachelet, on lui doit les ouvrages suivants : *De Themistio sophista et apud imperatores oratore* (1853, in-8°) ; *De l'*Amadis de Gaule *et de son influence sur les mœurs et la littérature au* XVIe *et au* XVIIe *siècle* (1853, in-8°), réédité, avec des additions, en 1873 ; *Etudes sur la rédaction espagnole de l'*Amadis de Gaule *de Garcia Ordoñez de Montalvo* (1853, in-8°) ; *Espagne et Provence. Etudes sur la littérature du midi de l'Europe* (1857, in-8°) ; les *Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe* (1857, in-8°), réédité en 1867 ; *Du poëme du* Cid *dans ses analogies avec la* Chanson de Roland (1858, in-8°) ; *Ménage, sa vie et ses écrits* (1859, in-8°) ; *Histoire de la littérature espagnole depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours* (1863, in-8°) ; *Mémoire sur l'originalité de* Gil Blas *de Le Sage* (1864, in-8°) ; *Œuvres dramatiques de Lope de Vega*, traduites en français (1869 et suiv., in-8°) ; *Observations sur l'histoire de la littérature espagnole de M. Amador de Los Rios* (1875, in-8°).

BARETTA ou **BARRETTA** (Blanche), actrice française, née à Avignon en 1856. Elle vint fort jeune à Paris, où elle fut admise au Conservatoire en 1868, bien qu'elle n'eût pas encore l'âge réglementaire. Régnier, frappé des vives dispositions de cette enfant, la prit en amitié et lui donna des leçons dont elle tira rapidement profit. Admise au concours en 1870, elle obtint un premier accessit ; deux ans plus tard, elle remporta le second prix de comédie. Engagée alors à l'Odéon, elle y débuta dans le rôle insignifiant de Marthe de la *Salamandre*, comédie d'Edouard Plouvier, puis elle joua avec succès dans *Gilbert* de Ferrier et le *Petit marquis* de Coppée. Au mois de juin 1873, Mlle Baretta alla jouer au Vaudeville dans la pièce de Barrière, intitulée *Dianah*. Elle y conquit les suffrages du public par sa charmante figure, par la fraîcheur de sa voix, par son charme un peu précieux, mais tendre et pénétrant. De retour à l'Odéon en septembre 1873, elle aborda le rôle d'Agnès dans l'*Ecole des femmes*, et son succès fut complet. Elle joua successivement ensuite les rôles de Clinon dans le *Docteur Gorgibus*, de Georgette dans la *Jeunesse de Louis XIV*, de Blanche dans l'*Aïeule*, de Diane dans le *Marquis de Villemer*, et, dans l'ancien répertoire, elle interpréta, avec un talent qui s'assouplissait chaque jour, les rôles de Marianne du *Tartufe*, d'Henriette des *Femmes savantes*, d'Isabelle de l'*Ecole des Maris*, de Fanchette du *Mariage de Figaro*, etc. Le talent souple, discret et fin que Mlle Baretta montra dans Geneviève de la *Maîtresse légitime* lui valut d'être engagée à la Comédie-Française. Elle y entra au mois de juin 1875 et y fit ses débuts dans les rôles d'Henriette des *Femmes savantes* et d'Angélique du *Malade imaginaire*. La façon dont elle joua dans le *Mariage de Victorine* lui valut les éloges unanimes de la critique. Au mois de mai 1876, elle a été reçue comme sociétaire à ce théâtre. « Mlle Baretta est bien jeune et bien nouvelle à la Comédie-Française, dit à ce sujet M. Sarcey ; mais les succès qu'elle a obtenus ont été si vifs et elle exerce déjà une si manifeste influence sur la foule que personne dans le public ne songera à se plaindre que l'on ait pour elle devancé quelque peu l'heure juste. »

BARGACHE s. m. (bar-ga-che). Nom donné autrefois à une sorte de moucheron.

BARGASUS, fils d'Hercule et de Bargé. Fondateur de la ville de Bargasa, en Carie, il en fût chassé plus tard par Lamius, fils d'Hercule et d'Omphale.

BARGEMON ou **BERGAMON** (Guilhem), poëte provençal, mort vers la fin du XIIIe siècle. Bargemon était gentilhomme. Les railleries dont il criblait les dames de la cour du comte Bérenger de Provence le firent chasser par ce prince. On ne connaît rien de ses œuvres.

* **BARGÈS** (abbé Jean-Joseph-Léandre), orientaliste français. — Outre les ouvrages que nous avons cités, on doit à ce savant orientaliste : *Termes himyariques rapportés par un écrivain arabe* (1859, in-8°) ; *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom, sa topographie, son histoire* (1859, in-8°) ; les *Racines sémitiques, moyens de rechercher les racines arabes* (1861, in-8°) ; *Notice sur un autel chrétien antique* (1861, in-4°) ; *Papyrus égypto-araméen appartenant au musée du Louvre* (1862, in-4°) ; *Hébron et le tombeau du patriarche Abraham, traditions et légendes musulmanes* (1863, in-8°) ; *Notice sur deux fragments d'un* Pentateuque *hébreu-samaritain* (1865, in-8°) ; *Examen d'une nouvelle inscription phénicienne découverte à Carthage* (1868, in-4°) ; *Inscription phénicienne de Marseille* (1868, in-4°) ; *Notice sur un autel antique dédié à Jupiter, découvert à Saint-Zacharie (département du Var), et sur quelques autres monuments romains trouvés dans la même localité ou dans les environs* (1875, in-8°), etc.

BARGHON-FORT-RION (François DE), littérateur français, né au château de Fort-Rion, près de Châteldon (Puy-de-Dôme), en 1832. Il a employé ses loisirs à la culture des lettres et s'est fait connaître par un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : les *Violettes de Parme* (1856, in-12), recueil de poésies ; *San-Marino*, poëme (1857, in-12) ; *Thomas II, Maxime et Zoé* (1857, in-8°), traduction de légendes illyriennes ; *Napoléon et la république de Saint-Marin* (1858, in-8°) ; *Histoire de l'ordre de Saint-Sylvestre ou de l'Eperon d'or* (1858, in-8°) ; la *Belle Pope, femme de Rollon, premier duc de Normandie* (1858, in-8°) ; *Du rétablissement de l'ordre de Malte* (1859, in-8°) ; le *Druidisme au moyen âge* (1874, in-12) ; *Etude historique sur Jean-André van der Mersch, général d'artillerie, lieutenant général des armées belges* (1875, in-8°), etc. Il a publié les *Mémoires de la duchesse d'Angoulême* et les *Mémoires de Madame Elisabeth*.

BARGOUZINE, rivière de la Russie d'Asie, dans le gouvernement d'Irkoustk. Elle se jette dans le lac Baïkal, après un cours de 640 kilom.

BARGUSII, ancien peuple d'Espagne, qui habitait au S. de l'Ebre. Ce fut le premier peuple d'Ibérie que Rome chercha à entraîner dans son parti contre Carthage ; mais Annibal parvint à le subjuguer.

BARGYLIA, ancienne ville de l'Asie Mineure, dans la Carie, au N.-E. d'Halycarnasse. Le nom de *Bargyletici Campi* est donné par Pline à la campagne qui entourait cette ville, en ruine aujourd'hui.

BARGYLUS, compagnon de Bellérophon. Ce dernier étant monté sur Pégase pour combattre la Chimère, Bargylus, qui l'accompagnait, fut tué d'un coup de pied du cheval ailé. Bellérophon fonda en son honneur la ville de Bargylia ou Bargyla, en Carie.

BARHALAMAICAPAL, le dieu créateur, chez les indigènes des îles Philippines.

BARIATINSKY (Ivan, prince), diplomate russe, né en 1769, mort en 1825. Sa famille, qui tire son nom du village de Bariatino, dans le gouvernement de Kalouga, descend des princes souverains de Tchernigov. Son oncle, Fédor, prit part, en 1762, à l'assassinat de Pierre II ; son père, Ivan, fut envoyé, en 1783, comme ambassadeur à Paris, où il joua un rôle important dans les négociations qui aboutirent à un traité de paix entre la France et l'Angleterre. Le prince Ivan, dont le nom se trouve en tête de cet article, suivit également la carrière diplomatique. Après avoir rempli divers postes secondaires, il fut nommé ambassadeur à Madrid. Il épousa en premières noces la fille de lord Sherborne, et, en secondes noces, Wilhelmine, fille du comte Keller, homme d'Etat prussien, née en 1793, morte en 1858, laquelle fonda plusieurs hôpitaux et établissements de bienfaisance. Il eut plusieurs enfants de ce second mariage.

BARIATINSKY (Alexandre, prince), feld-maréchal russe, fils du précédent, né en 1814. Il fut élevé avec le fils aîné de Nicolas, aujourd'hui Alexandre II. Incorporé dans le régiment des hussards de la garde, il fut envoyé au Caucase, où il assista à de nombreux combats, fut blessé en 1835 et devint en peu de temps colonel et aide de camp de l'empereur. En 1845, le prince Bariatinsky se conduisit brillamment dans l'expédition de Dargo, et il fut nommé, trois ans plus tard, major général. Les succès qu'il remporta dans le Caucase sur Schamyl, en 1850 et 1851, lui valurent, en 1852, le grade de lieutenant général et le commandement de l'aile gauche de l'armée. Au début de la guerre d'Orient, il devint chef d'état-major de l'armée placée sous les ordres de Béboutov et contribua au succès que les Russes remportèrent sur les Turcs à Kourouk-Déré le 5 août 1854. Après l'avénement au trône d'Alexandre II, qui avait pour lui une affection toute particulière, le prince Bariatinsky prit le commandement des réserves de la garde à Saint-Pétersbourg, puis il accompagna le czar en Crimée et fut promu général d'infanterie en 1856. Nommé alors gouverneur et général en chef de l'armée du Caucase, il mit à exécution, avec une rare énergie, un plan ayant pour objet de soumettre cette contrée, que Schamyl défendait pied à pied depuis plusieurs années avec la plus rare intrépidité. Sous ses ordres, le général Eudokimov s'empara successivement de la porte de Goitemir, de la Salatavie (1857), des défilés d'Argoun et de Varandy (1858), remporta un important succès sur Schamyl et prit d'assaut Weden (1859). Ce fut alors que le prince Bariatinsky marcha contre le château de Gounib, où s'était enfermé l'héroïque défenseur du Caucase, s'en rendit maître malgré la résistance la plus acharnée, fit Schamyl prisonnier et obtint ensuite la soumission de presque tout le Caucase. Promu feld-maréchal (18 décembre 1859), le prince Bariatinsky fut comblé d'honneurs lorsqu'il vint rendre compte à Saint-Pétersbourg du succès de sa mission. Peu après, il retourna dans le Caucase pour y réorganiser le pays. Il eut à comprimer des émeutes dans les montagnes du Daghestan et une insurrection des Abadsèques, qui s'étaient unis aux Oubiches et aux Chapsagues pour secouer le joug de la Russie. Atteint d'une maladie grave, il laissa le commandement au général Eudokimov, quitta Tiflis, puis alla prendre les eaux en Allemagne (1861). De là, il retourna à Saint-Pétersbourg. Le prince Bariatinsky est devenu aide de camp général d'Alexandre II et membre du conseil de l'empire. — Un de ses frères, le prince Wladimir, est devenu lieutenant général, aide de camp général, écuyer de la cour et directeur des écuries.

BARIC (Jules-Jean-Antoine), dessinateur et caricaturiste, né à Sainte-Catherine-de-Fierbois (Indre-et-Loire) en 1830. Il fit ses études à Tours, puis il entra dans l'administration des postes. Le talent naturel qu'il avait pour la caricature le décida à donner sa démission et à se rendre à Paris. Depuis cette époque, M. Baric a fourni aux journaux illustrés, particulièrement au *Journal amusant* et au *Petit journal pour rire*, une foule de dessins satiriques sur les travers et les modes du jour, sur les mœurs des paysans et des soldats, sur les expositions de beaux-arts, etc. On y trouve beaucoup d'esprit et de verve et des traits de mœurs pris sur le vif. M. Baric, qui semble doué d'une fécondité inépuisable, a publié à part, de 1857 à 1865, divers recueils de ses charges. Nous citerons de lui : *Proverbes travestis* (1857, in-4°) ; *Balivernes militaires* (1857, in-4°) ; *Monsieur Plumichon* (1858, in-4°) ; *Comment on devient riche* (1858, in-4°) ; *Animaliana* (1858, in-4°) ; *Quand on a femme, enfants* (1859, in-4°) ; les *Autrichiens en Italie* (1859, in-4°) ; *Où diable l'esprit va-t-il se nicher ?* (1859, in-4°) ; *Ces bonnes petites femmes* (1860, in-4°) ; l'*Education de la poupée* (1861, in-8°) ; *Contes vrais, histoires drolatiques* (1861, in-8°) ; les *Jolis soldats* (1861, in-4°) ; *Portiers et locataires* (1861, in-4°) ; *Parodie des* Misérables *de Victor Hugo* (1862, in-8°) ; les *Fourberies d'Arlequin* (1862, in-8°) ; *Coquecigrue* (1862, in-4°) ; *Voilà ce qui vient de paraître* (1862, in-8°) ; *Comment l'on débute au théâtre* (1863, in-4°) ; *Croquemitaine* (1863, in-8°) ; *Nos toquades* (1863, in-8°) ; la *Prise de Troie* (1863, in-4°) ; *Un tour au Salon* (1863, in-18) ; *Fantasia militaire* (1864, in-4°) ; *Martin Laudor* ou la *Musique enseignée aux enfants* (1864, in-4°) ; la *Fée Carabosse* (1865, in-8°), etc.

BARICELLI (Jules César), médecin italien du XVIIe siècle. Il a écrit : *De hidronosa natura, sive sudore humani corporis* (Naples, 1614, in-4°) ; *Hortulus genialis, sive arcanorum valde admirabilium compendium* (Bologne, 1617, in-12) ; *De lactis, seri et butyri facultatibus et usu* (Naples, 1623, in-4°).

BARILETTO (François), poëte vénitien du XVIIe siècle. Il était gondolier et faisait des vers sur des sujets religieux. On a de lui : *Il Simbolo apostolico, poema eroico, col suo comento* (Venise, 1682, in-12) ; *Il Gloria in excelsis ovvero li furti del tempio, poema, col suo comento* (Venise, 1700).

BARILI (Aurelio), peintre italien du XVIe siècle. Il a décoré l'église de la Steccata, à Parme, de fresques assez médiocres.

* **BARILLET** s. m. Syn. de DOLIOLE. V. ce mot, au tome VI du *Grand Dictionnaire*.

BARING, nom donné par le navigateur anglais Maclure à une terre nouvelle qu'il découvrit, en 1853, au N.-O. de l'Amérique. V. Maclure, au *Grand Dictionnaire*.

* **BARING** (sir Francis Thornhill). — Il est mort en 1866.

* **BARING** (Thomas), banquier anglais, né en 1800, mort en 1873. Il était frère de Francis Thornhill Baring, qui fut chancelier de l'Echiquier et premier lord de l'amirauté. Thomas Baring fut député de Huntingdon à la Chambre des communes, depuis 1844 jusqu'à sa mort. Il se rendit en 1852 en Amérique pour arranger à l'amiable l'affaire des pêcheries et combattit en 1858, à la Chambre, le bill de lord Palmerston pour la suppression de la Compagnie des Indes. Comme banquier, il souscrivit de très-grands emprunts, tant pour l'Angleterre que pour les pays étrangers. A sa mort, sa fortune mobilière s'élevait à 37,500,000 francs. Il laissa en viager à son cousin, M. William Baring, ses propriétés des comtés de Huntingdon et de Wilts, ainsi que quelques autres propriétés à Londres ; il donna à son neveu, lord Northbrook, sa résidence d'Hamilton place, tout son mobilier et ses effets et fit un grand nombre d'autres legs.

BARINGO, grand lac d'eau douce situé sous l'équateur, par 34° de longit. E., d'où sort l'Assua, affluent de droite du Nil Blanc.

* **BARITINÉES** s. f. pl. — **Encycl.** Ornith. Cette tribu a été créée par Ch. Bonaparte et adoptée par un grand nombre de naturalistes. Elle comprend des oiseaux à bec robuste, dur, allongé, droit en dessus et recourbé vers la pointe ; à pieds robustes, le doigt externe plus long que le doigt interne et réuni au médian par la première phalange ; à ailes longues ou médiocres, les quatre premières rémiges étagées, la quatrième et la cinquième plus longues que les autres. Les auteurs, à peu près d'accord pour adopter ce groupe, sont seulement divisés sur la place à lui assigner. Les uns le rapprochent des corvidées, les autres des pies-grièches. Ses rapports évidents avec ces deux familles, entre lesquelles les *baratinées* forment un passage très-naturel, expliquent suffisamment ces divergences ; mais il faut reconnaître que le groupe lui-même offre peu de précision et menace de se décomposer, loin de pouvoir être érigé en famille distincte.

* **BARJAC**, ville de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. d'Alais, sur une colline ; pop. aggl., 1,582 hab. — pop. tot., 2,471 hab. Filatures de soie. Sur son territoire, riche en mûriers, on trouve des mines de houille et des sources minérales.

* **BARJOLS**, ville de France (Var), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. de Brignoles, sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coulent deux rivières ; pop. aggl., 2,807 hab. — pop. tot., 3,002 hab. Nombreuses usines et papeterie. « Cette ville, dit M. Ad. Joanne, fut prise, en 1562, par le baron des Adrets, qui y passa 600 hommes au fil de l'épée, et, en 1590, par d'autres calvinistes, qui égorgèrent 500 habitants. »

BARKANIE s. f. (bar-ka-nî). Bot. Syn. de HALOPHILE.

* **BARKER** (Charles Spackman), facteur d'orgues. — M. Barker s'est fixé à Paris et s'est associé, en 1860, avec M. Verschneider pour la fabrication des orgues. En collaboration avec M. Péchard, organiste à Caen, il a inventé et perfectionné un système de clavier électrique, qu'il a appliqué avec le plus grand succès à divers orgues, notamment à celui de l'église Saint-Augustin (1864) et à celui de l'église Saint-Pierre, à Montrouge (1870). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il a été décoré de la Légion d'honneur pour son levier pneumatique.

BARKER-WEBB (Philippe), naturaliste et voyageur anglais, né à Melford en 1793, mort à Paris en 1854. Après avoir terminé ses études, il se mit à voyager, passa quelques années aux îles Canaries, visita une partie de l'Orient et se fixa à Paris. M. Barker-Webb a publié quelques ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire naturelle des îles Canaries* (Paris, 1836-1850, 3 vol. in-fol., avec planches noires), magnifique ouvrage publié sous les auspices du ministre de l'instruction publique ; *Topographie de la Troade ancienne et moderne* (1844, in-8°) ; *Fragmenta florulæ ethiopico-ægyptiacæ ex plantis præcipue ab Antonio Figari missis* (1857, in-8°).

BARKHAUSÉNIE s. f. (bar-ko-zé-nî). Bot. Syn. de BARKHAUSIE, genre de composées.

BARLÉNUS, ancienne divinité de la Norique, probablement la même que Bélénus.

BARLET (Charles-Henri), écrivain français, né à Arras en 1799. Il se rendit en Belgique, où il se fit naturaliser en 1850, et fut nommé professeur de sciences commerciales, d'économie politique et de droit commercial à l'Athénée royal de Liége. M. Barlet, qui depuis plusieurs années a renoncé à l'enseignement, est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages sur des matières commerciales. Nous citerons de lui : *Arithmétique pratique appliquée à l'industrie, au commerce et à la banque* (Bruxelles, 1845, in-8°) ; *Traité complet des opérations financières, traitant des matières d'or et d'argent, des systèmes monétaires de toutes les nations, des changes, des*